



**Clio. Femmes, Genre, Histoire**

**30 | 2009**  
**Héroïnes**

---

**Yvonne KNIBIEHLER, *Qui gardera les enfants ? Mémoires d'une féministe iconoclaste***

Paris, Calmann-Lévy, 2007, 319 pages

**Françoise Thébaud**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9562>

ISSN : 1777-5299

**Éditeur**

Belin

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 décembre 2009

ISSN : 1252-7017

**Référence électronique**

Françoise Thébaud, « Yvonne KNIBIEHLER, *Qui gardera les enfants ? Mémoires d'une féministe iconoclaste* », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 30 | 2009, mis en ligne le 24 mars 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9562>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

---

# Yvonne KNIBIEHLER, *Qui gardera les enfants ? Mémoires d'une féministe iconoclaste*

Paris, Calmann-Lévy, 2007, 319 pages

Françoise Thébaud

---

## RÉFÉRENCE

Yvonne KNIBIEHLER, *Qui gardera les enfants ? Mémoires d'une féministe iconoclaste*, Paris, Calmann-Lévy, 2007, 319 pages

- 1 *Qui gardera les enfants ?* a été publié au début de l'année 2007, alors que fleurissaient les petites phrases assassines des présidentiables. Lié à l'actualité politique, le titre fut choisi par l'éditeur, alors qu'Yvonne Knibiehler proposait *Féminisme et maternité*, dès lors attribué à la cinquième partie de l'ouvrage. L'introduction le place en effet sous le signe d'un manifeste pour un féminisme soucieux de « repenser la maternité ». Mais il est aussi un livre de mémoires où l'historienne – une des pionnières en histoire des femmes avec Michelle Perrot – « relie [son] expérience personnelle à l'histoire collective de plusieurs générations ». En somme, un long « essai d'ego-histoire », aussi stimulant que ceux, plus courts, initiés par Pierre Nora en 1987<sup>1</sup>, plus intime et plus engagé sans doute.
- 2 Yvonne Knibiehler est née à Montpellier en 1922 dans une famille catholique de la petite bourgeoisie. Mère et grands-mères furent d'aimantes « mères au foyer » (titre de la première partie), convaincues que la différence des sexes fonde le partage des tâches et que la religion accompagne quotidien et cycle de vie. Le malthusianisme de la seconde génération qui veut donner à ses enfants la meilleure éducation possible fait cependant rupture – Yvonne n'eut qu'un frère né en 1928 – et place le père « en délicatesse avec le Bon Dieu ». Celui-ci, chef de bureau à la mairie puis directeur des Bains municipaux, revendique la modernité, élève sa fille aînée « comme le fils qu'il aurait souhaité » et l'encourage à poursuivre des études secondaires et supérieures jusqu'à l'agrégation – en

1945, il s'agissait de l'agrégation féminine d'histoire et de géographie –, puis à entreprendre la thèse proposée par le doyen Augustin Fliche sur Bernard de Clairvaux. En 1948, Yvonne, qui souligne tout au long de ces pages, le plaisir des études, part six mois travailler à la Bibliothèque vaticane et se voit confier la rédaction d'un chapitre de la monumentale *Histoire de l'Église*. Avec délicatesse, elle dit aujourd'hui les peurs maternelles (d'un sort de vieille fille) et la tension ressentie entre la fidélité à une lignée de femmes et les satisfactions intellectuelles encouragées par les hommes, dont l'un l'a pourtant profondément vexée : « Si vous avez des enfants, vous serez perdue pour l'histoire », lui assène A. Fliche à l'annonce du mariage célébré en juillet 1949 avec un ingénieur sur le point de partir travailler au Maroc.

- 3   Quinze ans plus tard, alors qu'elle vient d'être recrutée comme assistante à l'Université d'Aix-en-Provence, d'autres collègues tentent de la dissuader d'entreprendre une thèse d'Etat et l'un, père de neuf enfants, s'exclame en riant : « Madame, on ne commence pas une thèse à plus de quarante ans, surtout quand on a trois enfants ». Entre 1949 et 1964, ce fut en effet « le temps du baby-boom » (titre de la seconde partie) et de nouveaux postes dans l'enseignement secondaire : au lycée de garçons d'Oudja, au lycée mixte-pilote d'Enghien-Montmorency, au lycée de filles d'Avignon puis à celui d'Aix-en-Provence. De même qu'elle avait témoigné, à l'échelle familiale, des souffrances quotidiennes des années noires, Yvonne Knibiehler raconte son expérience devant les classes et son séjour au Maroc, alors protectorat français. Sans fausse pudeur, elle tente aussi de faire comprendre son choix de faire trois enfants et son vécu maternel tissé de joies, de contraintes et d'interrogations, pour souligner, thèse défendue dans *La révolution maternelle depuis 1945*<sup>2</sup>, que le baby-boom fut « un creuset du changement social ».
- 4   La troisième partie (« Le temps de la contestation ») permet à l'auteure d'expliquer comment elle est « passée d'une longue hésitation politique à un féminisme convaincu et militant ». Sans souvenir de ses premiers votes, elle reconnaît une attirance envers le MRP et l'europanisme, une dette à l'égard d'amis communistes et du marxisme qui reste « une méthode d'investigation [...] inépuisable », un refus de s'inféoder à un parti politique. Mais l'essentiel des pages est consacré au militantisme féministe, embrassé après un long cheminement marqué de « révélations inquiétantes », de « révisions déchirantes et de questionnements lancinants ». Mûri dans les expériences personnelles et la découverte des ravages de l'avortement clandestin, il s'affirme dans les années 1960 au contact des archives sur la princesse Belgiojoso<sup>3</sup> et des lectures d'Engels, Bebel et Beauvoir, *Le deuxième sexe* procurant « une sorte d'éblouissement ». Après 1968 et le recrutement comme professeur sur le poste de Maurice Agulhon (nommé au Collège de France en 1972), il s'exprime dans l'aventure de l'histoire des femmes. Pour Yvonne Knibiehler, il s'agit alors très clairement de combler l'absence de recherche et de programme d'enseignement « prenant en considération le féminin dans sa spécificité », même si « une histoire des femmes excluant les hommes » lui paraît « tout simplement inconcevable ». Avec Christiane Souriau et d'autres, « dans l'allégresse », elle met sur pied à la rentrée 1973 un enseignement pluridisciplinaire et ouvert sur l'extérieur, crée le Centre d'études féminines de l'Université de Provence – « premier groupe féministe universitaire en France », le CEFUP accueille aussi des militantes du Planning familial –, puis ouvre un cours optionnel de DEUG qui devait être la base d'une filière complète utile aux professionnel(le)s travaillant avec des femmes<sup>4</sup>. Mais contestée par de plus jeunes recrues, déçue du caractère trop théorique de certains débats et du non-respect des règles d'organisation – notamment lors du premier grand colloque tenu en juin 1975 « Les

femmes et les sciences humaines »<sup>5</sup> –, elle s'écarte rapidement des responsabilités céfupiennes pour imposer avec difficulté au département d'histoire une unité de valeur de troisième année, prudemment intitulée « Histoire sociale de la famille » et enseignée à quatre voix, avec Éliane Richard (histoire contemporaine), Marcel Bernos (histoire moderne) et Élisabeth Ravoux-Rallo (littérature comparée). Elle oriente aussi ses recherches vers l'histoire des femmes qui a pour elle « le sens d'une mutation culturelle très vaste, très profonde, incommensurable » et rejoint des questions existentielles.

- 5 Préciser son projet intellectuel et les résultats de ses recherches, les inscrire dans les évolutions familiales et le contexte d'Aix-en-Provence comme « capitale féministe » des années 1970 sont l'objet de la quatrième partie de l'ouvrage (« Générations nouvelles »). Yvonne Knibiehler, qui dit les joies de la grand-maternité et le sentiment de culpabilité d'avoir été parfois une grand-mère indisponible, observe avec acuité les mutations des dernières décennies : déclin de l'institution matrimoniale et transformation des rites d'alliance, recul de la pratique religieuse et de la foi chrétienne, évolution des conditions d'accouchement et des modes d'être en couple, etc. Elle explique aussi sa rencontre bouleversante avec les militantes des années 1970 : les hôtesse du Planning familial qui, auprès des consultantes, « se muaient en monitrices de jouissance », les filles du MLF dont elle n'appréciait pas « l'utopie radicale et totalitaire » mais qui lui ont « révélé » que « le privé est politique », les femmes du MLAC d'Aix qui refusèrent de redonner le pouvoir aux médecins après le vote de la loi Veil et firent de leur procès du 10 mars 1977 un moment de mobilisation collective. D'où le besoin, écrit-elle, de repenser la maternité et d'en écrire l'histoire. Seule ou en collaboration (avec Catherine Marand-Fouquet notamment), elle aborde alors, dans des articles et des livres aujourd'hui bien connus, des sujets neufs : la perception (ou la construction) du corps des femmes par les médecins, l'histoire des mères et celle des pères, celles des métiers féminins du soin et du social, celle aussi des femmes aux colonies. Le livre raconte une première réception parfois difficile : gêne ou incompréhension de nombreux historiens face à l'article paru dans les *Annales ESC* en 1976<sup>6</sup>, stigmatisation par certains médias de l'*Histoire des mères* présentée comme « l'anti-Badinter »<sup>7</sup> – ses auteures étant taxées d'essentialisme –, mépris pour une histoire considérée comme anecdotique ou séparatiste. Il dit aussi le plaisir de la découverte, de l'écriture, de l'organisation collective de colloques – comme « Les femmes et la Révolution française »<sup>8</sup> –, des échanges avec les collègues, des débats avec le public sur ces sujets qui touchent à des questions de société.
- 6 Les mémoires d'Yvonne Knibiehler peuvent être lus de plusieurs façons et utilisés avec profit pour la formation des apprenti(e)s-historien(ne)s. Ils mettent en effet en scène l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, l'histoire des femmes du XX<sup>e</sup> siècle, l'histoire du savoir « histoire des femmes et du genre ». Ils constituent à cet égard une source pour en appréhender les conditions de production et de réception, ainsi que les carrières de ses promotrices. Ils présentent aussi le cheminement intellectuel et politique d'une forte personnalité qui se définit à plusieurs reprises par son refus de choisir entre responsabilités maternelles et tâches professionnelles mais confesse également à ce sujet « un trouble de conscience ». Écrire l'histoire des mères, puis militer pour que la maternité devienne dans sa globalité une affaire publique autant que privée, fut sans doute un moyen de réconcilier les deux parts d'elle-même<sup>9</sup>. Convaincue que la maternité reste « un enjeu central de l'identité féminine » et « une chance de dépassement », l'historienne-citoyenne interpelle le féminisme pour qu'il la prenne véritablement en charge – du désir d'enfant à l'éducation des adolescents –, et qu'elle ne serve plus à la subordination des femmes. Dressant un

bilan parfois sévère des conquêtes féminines des dernières décennies et listant les problèmes actuels, la dernière partie de l'ouvrage, ponctuée de « que faire ? », invite ainsi au débat et à l'action. Elle suscitera sans doute, ici et là, enthousiasmes et/ou réserves mais elle ne peut être dissociée de l'ensemble de ce témoignage « iconoclaste ».

---

## NOTES

1. Pierre Nora (textes réunis et présentés par), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987. Six historiens et une historienne acceptent de se faire historiens d'eux-mêmes. Il s'agit de Maurice Agulhon, Pierre Chaunu, Georges Duby, Raoul Girardet, Jacques le Goff, Michelle Perrot et René Rémond.
2. Yvonne Knibiehler, *La révolution maternelle depuis 1945. Femmes, maternité, citoyenneté*, Paris, Perrin, 1997.
3. La thèse d'Yvonne Knibiehler porte sur l'homme politique et historien François Mignet (1796-1884). En 1831, celui-ci reçoit la visite de la princesse Belgiojoso qui sollicite de l'aide pour la libération de l'Italie et il en tombe amoureux. Les discours tenus sur cette princesse et l'histoire de cette femme qui combat pour son pays et pour la légitimation de sa fille née en 1838 font découvrir à l'historienne la subordination du sexe féminin. Mais le chapitre correspondant de la thèse ne donne lieu à aucun commentaire des quatre membres hommes du jury réuni pour la soutenance en novembre 1970. Dans ses mémoires, Yvonne tient aussi à souligner le coût humain d'une thèse, particulièrement élevé pour une femme déjà mère et qui tente de tout concilier, de surcroît provinciale devant consulter des archives à Paris.
4. Cette filière n'a pas vu le jour, mais le CEFUP a délivré une formation de conseillère conjugale et familiale.
5. Le colloque est resté inédit. On peut toutefois interpréter autrement l'acte de tricoter pendant les séances (voir p. 175).
6. « Les médecins et 'la nature féminine' au temps du code civil ».
7. *L'Histoire des mères* paraît chez Montalba en 1980, peu après *L'Amour en plus* d'Élisabeth Badinter.
8. Organisé avec Marie-France Brive et Dominique Godineau, publié entre 1989 et 1991 par M.-F. Brive (Toulouse, PUM, trois volumes).
9. Les lecteurs de *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés* peuvent aussi lire l'entretien avec Yvonne Knibiehler réalisé par Mathilde Dubesset et Françoise Thébaud pour la revue (« Maternités », n° 21, 2005).